15 centimes

LES LIVRES ROSES POUR LA JEUNESSE

N° 111

CONTE DE SOUABE

LE VOLUME, 15 CENTIMES, FRANCO, 20 CENTIMES

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

LE VOLUME, 15 CENTIMES, FRANCO, 20 CENTIMES

VOLUMES PARUS

Volumes de 64 pages à 0 fr. 15

Il a paru, dans cette collection, 96 volumes des plus intéressants, parmi lesquels : **Contes d'Enfants — Voyages de Gulliver — Aladin — Sindbad le Marin — Histoires d'Animaux — Budge et Toddie — Ivanhoé — Goupil le Renard — Robinson Crusoé — Le Vieux Frère Lapin — Don Quichotte — Les Travaux d'Hercule — Contes du Nivernais — Contes du Morvan**, etc., etc.

Demander le prospectus donnant la liste de tous les volumes parus.

Volumes de 48 pages à 0 fr. 10

N°s	
97. — La Roulotte de Robert.	122. — L'Orgueil de la Princesse Olga.
98. — Le Voyage merveilleux de François.	123. — Contes de la Forêt-Noire.
99. — Le Pierrot du Docteur.	124. — Les Tyrans de la Grèce antique.
100. — Au Pays des Jouets.	125. — Contes d'autrefois.
101. — Hassan le Cordier.	126. — Pourquoi ?
102. — Aventures d'Œil-Vif.	127. — Les Étoiles.
103. — Contes de la Marche.	128. — Légendes de l'Ile de Man.
104. — Récits de l'Histoire de Perse.	129. — Riolet et Rigri.
105. — Jack l'Eclaireur.	130. — Au Pays danois.
106. — La Conquête d'un Trône.	131. — Les Petits Ecoliers chinois (*1re part.*).
107. — Le Bûcheron ambitieux.	132. — Les Petits Ecoliers chinois (*fin*).
108. — Le Voyage de Maldone.	133. — Contes des Vosges.
109. — Histoires de Bêtes.	134. — Hiawatha.
110. — Raymond, le jeune berger.	135. — L'Odyssée de Roméo.
111. — Conte de Souabe.	136. — La Poupée magique.
112. — L'Arbre de joie.	137. — Histoire de Gracieuse.
113. — Contes Moscovites.	138. — Le Cheval enchanté.
114. — Fantasio, le joueur de violon.	139. — La Conquête du Pôle Nord (*1re part.*).
115. — Contes de Bourgogne.	140. — La Conquête du Pôle Nord (*fin*).
116. — Le Joueur de flûte de Hamelin.	141. — Histoire de Poucinet.
117. — Histoires vraies.	142. — Rip.
118. — Le Pays de Paresse.	143. — Le Réveillon du Moulin bleu.
119. — Le Vieux Soldat.	145. — Le Petit Ecolier Persan (*1re partie*).
120. — Contes de Noël.	146. — Le Petit Ecolier Persan (*fin*).
121. — Scènes de la Vie marocaine.	148. — Vieilles légendes anglaises.

Voir page 4 de la couverture la liste complète des Livres Roses de la Guerre (Série héroïque).

Chaque année parue forme une *série de 24 volumes* réunis dans un élégant étui :

Première série (n°s 1 à 24) ; **Deuxième série** (n°s 25 à 48) ; **Troisième série** (n°s 49 à 72) ; **Quatrième série** (n°s 73 à 96) ; Chaque série de 24 volumes de 64 pages, en étui..... 3 fr. 90

(Franco France, 4 fr. 75 ; Étranger, 5 fr. 75)

Cinquième série (n°s 97 à 120) ; **Sixième série** (n°s 121 à 144) ; **Septième série** (n°s 145 à 168). Chaque série de 24 volumes de 48 pages, en étui..... 2 fr. 90

(Franco France, 3 fr. 75 ; Étranger, 4 fr. 25)

Les LIVRES ROSES paraissent
le 1er et le 3e samedi de chaque mois.

Jardin
fr fre
30288

LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

CONTE DE SOUABE

La Nymphe de la Source

S. E. D. E. P.
13, Rue de Tournon
Téléph. : Fleurus 02-31
PARIS (6e)

15 GRAVURES

LIBRAIRIE LAROUSSE -- PARIS
13-17, Rue Montparnasse. — Succursale : Rue des Écoles, 58

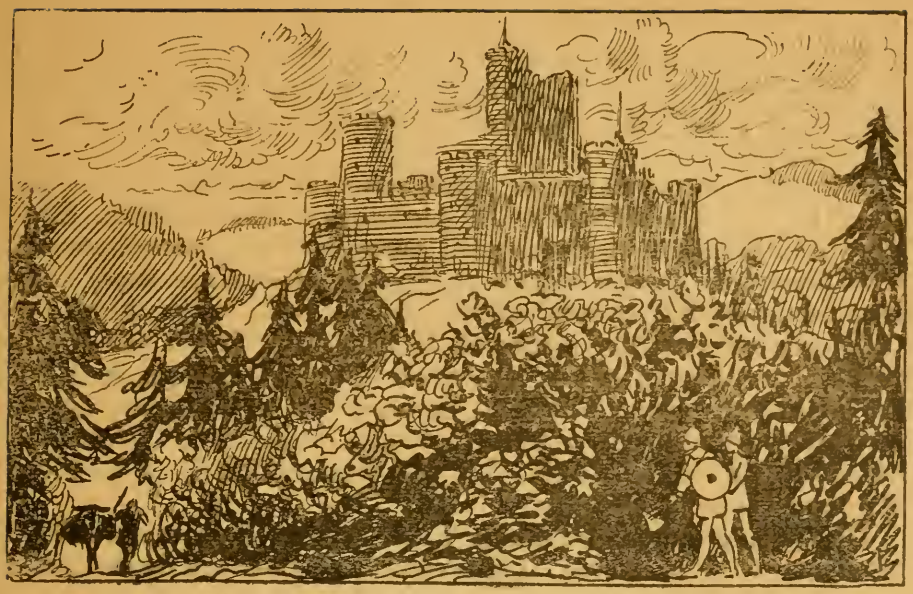
PRÉFACE

Entre la Suisse, la Thuringe et la Bavière, s'étend une contrée, en grande partie montagneuse et boisée, connue dans l'ancienne Allemagne sous le nom de Souabe.

On y voyait, au moyen âge, bon nombre de châteaux forts, construits hardiment au sommet de pics escarpés ; c'étaient ces demeures seigneuriales, presque imprenables à cause de leur situation naturelle, qu'on appelait « Burg ».

Les nobles de jadis qui les habitaient vivaient indépendants dans leur domaine. Si, d'aventure, l'un d'entre eux, devenu trop riche et trop puissant, en profitait pour piller les terres de ses voisins, ceux-ci veillaient eux-mêmes à leur sécurité en formant entre eux une « Alliance » qui attaquait et rasait parfois le burg du tyran.

C'est dans ce cadre féodal que vont se dérouler (vers la fin du temps des croisades) les aventures de notre héroïne, Gisèle de Steinberg. Elles sont tirées de « Musaus », ancien auteur allemand, dont les « Contes populaires » semblent ne pas vouloir vieillir et charment encore les lecteurs, plus de cent ans après leur apparition.



LE BURG DE STEINBERG

CONTE DE SOUABE

La Nymphe de la Source.

I. — L'APPARITION

Dans la partie la plus montagneuse de l'antique duché de Souabe, se dressait jadis un burg puissant. Le comte de Steinberg, seigneur du lieu, s'était rendu redoutable dans tout le pays par sa force et ses violences. Malheur à l'imprudent voisin qui s'attirait sa colère ! Malheur au voyageur foulant sans sauf-conduit le domaine du comte ! L'un voyait sa demeure et ses biens confisqués ; l'autre était surpris dans les bois par la valetaille de Steinberg, et lorsqu'il ne perdait pas la vie dans cette aventure, il y laissait pour le moins quelques sacs d'écus.

Par un singulier contraste, la femme de ce terrible sire était la plus belle, la plus douce et la plus vertueuse dame qu'on pût

voir. Son charme avait vaincu l'insensibilité naturelle de son mari et, s'il restait dur et implacable pour les étrangers, il vénérait son épouse, la comblait de présents et lui laissait l'entière liberté de ses actions.

La douce comtesse en profitait pour réparer de son mieux les injustices dont souffraient les paysans de son domaine. Elle allait de chaumière en chaumière, réconfortant les malheureux et leur faisant de larges aumônes, vivant elle-même aussi simplement que possible et vendant ses joyaux pour les pauvres.

Avec cette existence libre et bienfaisante, Hilda eût été heureuse si le chagrin de ne pas avoir d'enfant n'était venu gâter ses meilleures joies. Souvent, en été, elle se reposait dans ses courses charitables auprès d'une source qui jaillissait d'une grotte naturelle au pied du burg. Là, elle s'abandonnait à la tristesse et pleurait sur sa solitude.

Un jour, le comte prit congé de sa femme pour une expédition aventureuse et lointaine. Il lui laissa la disposition de ses biens et lui fit don, en la quittant, d'un superbe collier de rubis.

En l'absence de Steinberg, les paysans furent comblés de bienfaits ; ils se crurent revenus aux jours heureux de l'âge d'or dont leur parlaient les mères-grands.

Des semaines s'écoulèrent ainsi, puis des mois, et le guetteur attentif au sommet du donjon ne signalait point le retour du seigneur.

La comtesse avait passé les longs soirs d'hiver seule en sa salle basse, filant pour les indigents. Maintenant, l'avril s'annonçait ; le burg, débarrassé de son linceul de neige, mettait son manteau vert, et la source de Steinberg, délivrée de sa prison de glace, coulait joyeuse entre ses rives parfumées.

Chaque jour, la noble dame de Steinberg chevauchait par la campagne en compagnie de Jean, son petit page. Ils gagnaient un plateau où la vue s'étendait jusqu'aux frontières du royaume de Bavière ; Hilda disait alors à l'enfant :

« Petit Jean, regarde ! la poussière de la route tourbillonne ; ne serait-ce point le comte ?... Écoute, petit Jean, n'entends-tu pas un lointain bruissement, comme si une troupe à cheval entrait dans la forêt ?... Il me semble maintenant que des pas résonnent dans la vallée... »

Mais le petit Jean répondait toujours :

« Rien ne bruit dans la forêt ; la vallée reste muette, seul le vent soulève la poussière de la route... Messire de Steinberg ne paraît point. »

Un soir de mai, Hilda, en proie aux plus sombres pressentiments, vint s'asseoir près de la source, dans le décor de verdure qu'elle aimait. La nuit tombée ne lui fit point regagner le château : elle resta immobile et triste, regardant rêveusement l'eau claire jaillir du rocher.

Soudain, une ombre blanche apparut à l'entrée de la grotte.

LES PAYSANS VIVAIENT HEUREUX

D'abord effrayée, Hilda se dit bientôt qu'un rayon de lune, glissant sur la pierre, produisait seul ce mirage.

Cependant la forme se précisa : un corps diaphane et un visage de jeune femme se profila sur le roc sombre. L'apparition était drapée de gaze d'argent où couraient des milliers de petits diamants, clairs comme des gouttes de rosée traversées par un rayon de soleil.

La comtesse, plus éblouie encore qu'effrayée, s'approcha de l'entrée de la grotte et entendit une voix douce qui disait :

« Approche, Hilda ; je suis une amie qui connaît tes tristesses et veut y remédier. »

Tout à fait rassurée par ces paroles, la noble châtelaine pénétra dans l'intérieur du rocher où l'inconnue l'attendait :

« Comtesse de Steinberg, reprit celle-ci, je suis la nymphe de la source et la protectrice du burg ; sois la bienvenue dans ma demeure ! Ton cœur est pur et plus transparent que l'onde de ma fontaine ; c'est pourquoi les choses invisibles te seront révélées. Voici ce que j'ai d'heureux à t'apprendre : ton époux est vivant ; en ce moment même, il chevauche à travers les forêts de Souabe et son retour précédera le chant du coq ; enfin, le grand désir de ta vie s'accomplira bientôt, car les violettes ne parfumeront pas de nouveau les bois que le ciel ne t'ait accordé une fille, la plus accomplie qu'on puisse voir. »

Hilda, transportée de joie, dit alors :

« Quelle sera la destinée de mon enfant ? »

A ces mots, le visage de la nymphe sembla s'attrister ; elle hésita comme devant une déclaration pénible et répondit enfin :

« L'avenir de ta fille sera brillant, mais de grandes épreuves précéderont ses grandes joies. »

La nymphe ne semblait pas vouloir en découvrir plus ; mais, pressée par les questions indiscrètes d'Hilda, elle avoua enfin que l'affection maternelle serait retirée très tôt à l'enfant.

La comtesse fut tellement désolée de cette déclaration, que la Fée, ne sachant comment la consoler, lui promit d'être elle-même pour sa fille une puissante et vigilante protectrice :

« Je lui ferai un précieux cadeau de baptême ; elle devra le garder toujours, afin de s'en servir utilement dans les périls, et, à l'occasion, je prendrai ta place auprès d'elle. »

La comtesse, un peu rassurée, remercia la nymphe et ramassa dans la grotte un caillou rond et poli, promettant qu'une servante viendrait, immédiatement après la naissance du bébé, le jeter dans la source pour annoncer le baptême.

L'apparition sourit à ces paroles et se retira dans le fond du rocher ; puis sa forme s'évanouit soudain, comme une ombre légère.

Les étoiles blanchissaient au ciel, lorsque la comtesse remonta vers le burg, et comme elle atteignait le pont-levis, une sonnerie de trompette retentit.

C'était le sire de Steinberg qui rentrait — sain et sauf — chargé d'un riche butin.

II. — LA POMME DE VERMEIL

Tant que durèrent les jours de soleil, Hilda revint par les soirs tièdes écouter la chanson de la source sur les cailloux ; elle revint encore quand le vent d'automne eut commencé à gémir dans les bois, et que les feuilles mortes furent roulées par le flot clair ;

UNE JEUNE SERVANTE DESCENDIT PRÉCIPITAMMENT

mais, peu à peu, le silence de l'hiver enveloppa Steinberg et la jeune comtesse ne descendit plus à la grotte...

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis l'apparition de la nymphe, lorsqu'on vit, un matin de mars, une jeune servante descendre précipitamment vers la source, tandis qu'un son grêle annonçait, au sommet de la tour, la naissance d'une petite fille, Gisèle de Steinberg.

La cérémonie du baptême fut préparée avec une magnificence extraordinaire ; mais le comte, furieux de ne pas avoir un fils, refusa d'y assister.

Déjà les nobles invités étaient réunis dans la salle d'honneur. On se demandait avec étonnement où pouvait être la marraine, car personne ne l'avait vue ni n'en avait entendu parler. Soudain, la porte s'ouvrit pour livrer passage à une inconnue, si belle et si splendidement vêtue qu'instinctivement toute la société s'inclina. Tranquillement, comme si elle était une habituée de la maison, elle remplit auprès de l'enfant les fonctions de marraine ; puis, après avoir laissé sur le berceau de sa filleule un petit écrin de vermeil en forme de pomme, elle disparut mystérieusement.

Tout le monde fut surpris du cadeau, relativement de peu de valeur, que fit cette marraine magnifique, dont les vêtements étaient recouverts d'émeraudes, d'opales et de saphirs clairs.

En vain, les amies d'Hilda cherchèrent-elles à lui arracher le nom de l'Inconnue qui les avait toutes éblouies ; la comtesse garda jalousement son secret et serra la pomme de vermeil au fond du coffre qui contenait ses joyaux.

La petite Gisèle allait atteindre sa cinquième année. Un aigre vent d'automne faisait pleurer la forêt ; le pont-levis du château était levé et le burg tout entier semblait enveloppé de tristesse : était-ce l'annonce d'un malheur ?... était-ce l'approche de l'hiver ?... La vallée résonnait sous les sabots des chevaux ; le sire de Steinberg, avec une troupe d'hommes armés, regagnait sa demeure après une absence de quelques jours. Dès que le guetteur l'aperçut, il sonna du cor selon la coutume ; mais, au lieu de l'air joyeux qui chaque fois saluait son retour, les oreilles du comte furent frappées par une mélodie lente et désolée. Alors son cœur se serra et son âme fut troublée :

« Écoutez, dit-il à ses gens ; quel son étrange arrive jusqu'à moi ? N'est-ce point un appel à l'aide... ou un chant de mort ? »

A ces mots, funèbre présage, une nuée de corbeaux s'abattit sur la route, et les rudes compagnons de Steinberg baissèrent la tête en gardant le silence.

Lorsque la petite troupe, lancée au galop, pénétra dans la grande cour du château, elle aperçut — entouré d'un double rang de torches ardentes — le cadavre de la douce Hilda, disparaissant à demi sous les fleurs,

La prophétie de la nymphe venait de s'accomplir ; une maladie rapide avait emporté la comtesse avant que celle-ci ait pu se servir du talisman de la marraine pour assurer une protection à Gisèle.

Le comte donna d'abord toutes les marques d'une sauvage douleur ; pendant trois jours, les voûtes du château retentirent de ses lamentations et de ses cris de désespoir. Ensuite il fit faire de splendides funérailles à la seule créature qu'il eût jamais aimée et resta de longues semaines silencieux et sombre.

Cependant son goût pour les aventures le reprit peu à peu ; il quitta le château six mois après la mort de son épouse et il n'y

ELLE DÉCOUVRIT UN OBJET BRILLANT

fit plus que de rares et courtes apparitions, s'informant chaque fois, pour la forme, de la santé de son enfant.

La désolation régna chez les paysans de Steinberg et des environs, lorsque, privés de leur bienfaitrice, ils furent livrés sans ressources aux fantaisies injustes ou violentes de leur seigneur.

Quant à la petite Gisèle, elle grandit dans une partie retirée du château, élevée par une ancienne servante d'Hilda, qui la soigna de son mieux en souvenir de sa vertueuse mère.

La fillette furetait un jour toute seule dans les appartements jadis habités par sa mère, lorsqu'elle découvrit — au fond d'un vieux coffre — un objet bril... qui excita son admiration à

c'était une pomme en métal doré, s'ouvrant comme une petite boîte. Le talisman donné par la nymphe avait été jeté là, comme de valeur insignifiante, par les gens de loi qui avaient inventorié l'héritage d'Hilda.

Ravie de sa trouvaille, l'enfant la mit dans sa poche et s'en fut jouer avec dans les prairies du burg. Elle sautait de plaisir en poursuivant la boule brillante qui roulait dans l'herbe, et ne s'apercevait pas qu'elle s'éloignait de plus en plus du château.

Tout à coup, Gisèle se trouva dans le petit bois où jaillissait la source ; le lieu lui parut charmant pour se reposer : elle s'assit donc sur la mousse, laissant distraitement rouler dans l'eau la pomme de vermeil. A l'instant même, une jeune femme apparut, belle comme une déesse, gracieuse comme une fée.

« Ne crains pas, chère petite, dit-elle à Gisèle, voici ton jouet que j'ai ramassé au fond de ma source ; approche-toi de moi, je suis ta marraine et je t'aime. »

La fillette s'avança, craintive encore, jusqu'à l'entrée de la grotte, tendant la main pour recevoir la pomme de vermeil. L'apparition, se penchant alors, la prit dans ses bras, l'embrassa et lui dit en la comblant de caresses :

« Pauvre petite orpheline, la mère que tu as perdue était la plus douce des mères ; par affection pour elle, je veillerai sur toi comme je le lui ai promis. Garde bien soigneusement ta pomme de métal doré : c'est un talisman qui te sauvera quand les jours de malheur seront venus. »

L'enfant ne comprit pas exactement le sens de ces paroles ; mais, sensible à la tendresse que lui témoignait la Dame de la Source, elle lui sourit gentiment comme à une ancienne amie et lui promit de venir la voir souvent.

La nymphe recommanda encore à sa filleule de garder le plus grand secret de tout cela ; puis, prenant l'enfant par la main, elle la conduisit jusqu'à l'entrée du château et disparut.

A partir de ce jour, Gisèle, très peu surveillée, s'échappait souvent pour venir visiter la nymphe. Celle-ci apparaissant dès qu'elle entendait le clapotis d'un caillou jeté dans la source, apprenait à Gisèle toutes sortes de choses merveilleuses ; elle lui parlait sérieusement, la grondait parfois — tout doucement — comme l'eût jadis fait la plus tendre des mères. A l'entrée de l'hiver, elle lui fit ses adieux et dit avec tristesse :

La nuit dernière, le roi des Elfes a tenu conseil au-dessus de ma grotte : les génies de l'air en veulent aux ondines : ils ont

résolu de me chasser un jour, en desséchant ma source ; quand cette heure sera venue, Gisèle, ce sera la mort de Steinberg. Souviens-toi alors de mes conseils ; ne quitte pas mon talisman : il te permettra de formuler trois vœux qui seront accomplis. Si tu ne me vois plus, aie confiance quand même ; je vivrai toujours et veillerai sur toi ! »

Ce soir-là, Gisèle s'en retourna triste au château. Le matin suivant, un épais tapis de neige, enveloppant la campagne rendait tous les sentiers du burg impraticables pour l'enfant.

III. — LA RUINE DU BURG

D'année en année, Gisèle, grandissant et se développant, devenait le vivant portrait de sa mère, tant pour la vertu que pour la beauté. Son père ne s'occupait jamais d'elle et se livrait de plus en plus au pillage. Autrefois, le doux visage d'Hilda le retenait encore au burg ; la crainte de voir pleurer ses beaux yeux l'empêchait de se porter à certains excès ; maintenant le sire de Steinberg ne regagnait sa demeure qu'à de rares intervalles, pour dissiper dans les débauches et les festins le fruit de ses pillages.

De toutes parts, des plaintes, des récriminations contre Steinberg parvenaient aux oreilles des chefs de l'Alliance souabe, chargés de maintenir la justice et de sauvegarder les faibles.

Des exhortations, puis des remontrances furent d'abord adressées au comte ; les menaces comme les supplications étant demeurées sans effet, sa ruine fut résolue.

Avant que le sire de Steinberg eût pu seulement songer à se défendre sérieusement, le drapeau de « l'Alliance » flottait à l'entrée du burg.

La foule des paysans révoltés s'étant jointe à la milice (déjà nombreuse et bien armée), il ne resta plus au comte qu'à vendre sa vie aussi chèrement que possible.

Bientôt les machines de guerre ébranlèrent les bastions du château, la première enceinte s'écroula avec un tapage d'enfer et une sanglante mêlée s'engagea. Dans cette lutte inégale, le seigneur du burg faisait, au premier rang, des prodiges de valeur ; une lance, habilement maniée, pénétra à travers la visière de son casque et lui fit au front une entaille profonde. Quand ses derniers soldats le virent mortellement atteint, ils sentirent s'évanouir leur courage et prirent la fuite. Le château fut livré aux

flammes et, le lendemain, il ne devait rester du burg puissant que quelques débris noircis par la fumée.

Pendant le tumulte du combat, Gisèle n'avait point quitté sa chambrette ; mais lorsqu'un épouvantable fracas et des tourbillons de fumée l'avertirent que la demeure de ses pères était en

LES PAYSANS SE RÉVOLTÈRENT

feu, elle saisit le talisman de la nymphe et dit en le tournant trois fois entre ses mains :

« Devant moi, le jour clair ; derrière moi, la nuit ;
« Qu'invisible aux humains, je chemine sans bruit. »

C'était la formule magique, apprise de sa marraine, et qui permit à la jeune fille de traverser la foule des combattants sans être aperçue par aucun. Elle courut d'abord à sa grotte chérie ; mais, hélas ! la source était tarie et la nymphe exilée !

Le cœur débordant de tristesse, l'enfant se hâta de fuir le bourg

désormais maudit où s'étaient écoulés les jours de son enfance. Elle alla, tant que ses pieds délicats purent la porter ; mais, à la tombée du jour, vaincue par la fatigue et le chagrin, elle se laissa choir au pied d'un pommier sauvage et donna libre cours à ses sanglots.

La nuit vint, une nuit épaisse et sans lune. Seule, une lueur rouge, comme une large tache de sang, brillait sinistrement à l'horizon : c'était le château séculaire des sires de Steinberg qui brûlait. Gisèle ferma les yeux pour ne plus voir cet astre lugubre et attendit impatiemment que le lever de l'aurore le fasse pâlir.

Au petit jour, la jeune fille gagna le prochain village, où une paysanne compatissante la rassasia d'une miche de pain bis et d'un bol de lait ; elle échangea ensuite ses vêtements de laine fine contre un costume de campagnarde et se joignit à une caravane de marchands qui se dirigeait vers la ville d'Augsburg.

A l'entrée de la Cité se dressait une magnifique demeure seigneuriale, habitée en hiver par un noble croisé, le comte Raoul de Liebental. Durant l'été, tandis que le seigneur guerroyait pour la défense de la veuve et de l'orphelin, une espèce de mégère, du nom de Gertrude, gardait la maison. Cette femme était si exigeante, désagréable et criarde, qu'elle ne pouvait garder personne à son service.

Gisèle recueillit tous ces renseignements des marchands qui l'accompagnaient et prit le parti d'affronter la vieille Gertrude pour essayer de se faire accepter comme domestique Elle avait tant souffert, la pauvre enfant, que rien ne l'effrayait plus ; et puis, ne fallait-il pas s'assurer le pain quotidien ?

Pour mieux voiler la noblesse de son origine, elle se noircit le visage et les mains, cacha ses blonds et soyeux cheveux sous un bonnet grotesque et se rendit bossue au moyen de vieux chiffons passés en boule sous son corsage.

Ainsi affublée, Gisèle frappa hardiment à la porte du château. Le soir tombait ; une fenêtre grinça bientôt et une figure de sorcière apparut. Lorsque la vieille Gertrude — car c'était elle — remarqua l'étrange personnage qui la dérangeait si tard, elle crut que c'était une mendiante et cria d'une voix rauque : « Passez votre chemin, ma fille, notre maison n'est point un hospice. »

Là-dessus, la fenêtre se referma. Cet insuccès ne découragea point Gisèle : elle frappa de nouveau jusqu'à ce que la vieille, impatientée, descendit elle-même pour la renvoyer de force. Dès que Gertrude apparut sur le seuil, la jeune fille prévint sa colère en lui chantant une complainte de son invention :

« Je suis une fée, on m'appelle
« Gisèle ;
« Pour laver et pour repasser,
« Pour frotter, astiquer, cirer,
« Même pour coudre et pour filer.
« Pour tisser, broder, tricoter,
« On ne saurait trouver pareille
« Merveille !

« A l'occasion, je sais bêcher,
« Semer, tailler, sarcler, planter,
« Faucher, faner et ratisser ;
« Mais nul ne peut me surpasser
« S'il s'agit de faire cuisine
« Surfine ! »

En entendant cette chanson, la gardienne du château reconnut sa méprise, et, voyant que l'inconnue était aussi modeste et mi-

GISÈLE PUISANT DE L'EAU A LA FONTAINE

sérable que spirituelle, elle crut avoir trouvé la servante idéale et engagea Gisèle.

Bien que la jeune fille n'ait jamais été habituée aux travaux

grossiers, elle s'y mit avec tant de bonne volonté et d'ardeur que la mégère ne put trouver le moindre prétexte pour la rudoyer.

Aux premières neiges, le comte Raoul regagna sa demeure ; il la trouva propre et ornée comme elle ne l'avait jamais été : les parquets brillants, les murs exempts de la moindre trace de poussière, la vaisselle et l'argenterie étincelantes. Dame Gertrude prit pour elle les compliments que fit son maître et ne lui découvrit point les qualités de sa nouvelle servante.

Un jour que Gisèle de Steinberg puisait de l'eau à la fontaine, elle aperçut pour la première fois le comte Raoul qui revenait de la chasse.

Le jeune seigneur était bien fait de corps et de visage et avait un grand air de noblesse et de bonté. A sa vue, la jeune fille eut un serrement de cœur :

« Cruelle destinée ! se dit-elle ; être noble, jeune et jolie, et vivre méprisée, un objet de dégoût pour ce seigneur mon maître, qui m'aurait saluée avec courtoisie dans la maison de mon père ! »

A partir de ce jour, la tranquillité abandonna Gisèle ; l'image du noble comte revenait incessamment hanter sa pensée.

VI. — LE COMTE RAOUL

Le seigneur de Liebental, protecteur du puissant évêché d'Augsburg, réunissait chaque hiver, pour des fêtes magnifiques, toute la noblesse de la ville dans son château. Les festins, les parties de chasse, les bals, les tournois, se succédaient depuis Noël jusqu'au Carême. Bourgeois et artisans n'étaient pas oubliés ; car, aux jours de réjouissances, les portes de l'hôtel de ville s'ouvraient toutes grandes pour recevoir les citoyens d'Augsburg dans des salles de danse brillamment illuminées.

Gisèle, solitaire en sa mansarde, sentait son cœur se serrer aux premiers accords des vielles et des hautbois, annonçant l'ouverture du bal ; elle pleurait toute la nuit et regardait par sa petite fenêtre le jeu des lumières sur les vitraux de la salle d'honneur.

Une fête plus magnifique encore que les précédentes fut annoncée pour le Carnaval. Un banquet devait réunir les nobles et les prélats d'Augsburg et, trois jours de suite, damoiseaux et damoiselles étaient invités à s'ébattre par des jeux, danses et diverses réjouissances.

Le soir du dimanche Gras était arrivé. Gisèle, ayant achevé

les travaux de la cuisine, s'acheminait tristement vers la soupente qui lui servait de chambre, quand, tout à coup, une idée folle lui traversa l'esprit : elle venait de se rappeler que la nymphe, sa marraine, lui avait promis jadis l'accomplissement de trois vœux par la vertu de la pomme de vermeil : « Si j'essayais : » se dit la jeune fille. Aussitôt elle alla chercher de l'eau et un peu de savon, se lava soigneusement et délivra le flot soyeux de sa chevelure ; puis, prenant entre ses mains le talisman de la fée, elle dit :

« Je souhaite pour ce soir plus jolie toilette que la plus haute dame d'Augsburg. »

A l'instant même, l'écrin s'ouvrit de lui-même, et un petit morceau de soie rose s'en échappa ; bientôt le tissu s'étendit avec un bruissement soyeux, des broderies d'argent apparurent, et Gisèle put se parer d'une toilette de bal, parfaitement proportionnée à sa taille gracile, d'une élégance sans pareille et de la plus riche étoffe qu'on puisse rêver. Ses haillons de servante furent roulés dans un coin avec la fausse bosse, puis la jeune fille prononça les paroles magiques :

« Devant moi, le jour clair; derrière moi la nuit ;
« Qu'invisible aux humains, je chemine sans bruit. »

Et elle se dirigea vers la salle de danse sans éveiller l'attention de personne.

La nuit était déjà très avancée quand Gisèle fit son apparition au milieu des danseurs. A sa vue, tous les invités s'écartèrent en s'inclinant, tandis qu'un murmure admiratif et étonné parcourait l'assemblée.

Le comte Raoul était le plus noble et le plus beau des jeunes seigneurs qui se pressaient à sa fête. Aussitôt, séduit par les charmes de l'inconnue, il s'avança vers elle et, sans oser lui demander son nom, la fit danser avec infiniment de courtoisie.

Lorsque les étoiles commencèrent à pâlir, la jeune fille, revêtue de la robe rose et argent, disparut mystérieusement.

Durant la journée, la vieille Gertrude remarqua que sa fille de cuisine soupirait de temps à autre et semblait avoir perdu de son activité. Elle la secoua rudement et l'injuria plus fort encore que d'habitude. Cependant, Gisèle surmonta de son mieux sa lassitude pour éviter les éclats de la mégère.

Le soir suivant, deuxième de la fête, la jeune fille accomplit en hâte son travail et se retira dans sa chambre avant l'ouverture du bal. Son teint de lis et de rose reparut après quelques ablutions d'eau fraîche ; débarrassée de son horrible coiffure, ses che-

veux blonds l'auréolèrent de nouveau et, par la vertu de son talisman, elle put revêtir une robe bleu d'azur recouverte jusqu'aux genoux d'une tunique de gaze d'or.

Lorsque le comte Raoul la vit apparaître ainsi, plus délicieuse encore que la veille, il la reçut avec mille civilités et ouvrit la

GISÈLE AU MILIEU DES DANSEURS

danse avec elle. Respectueusement, les invités se rangèrent en cercle et admirèrent les évolutions de ce couple gracieux.

Voyant sa danseuse un peu lasse, Raoul l'attira à l'écart pour lui offrir des rafraîchissements. A la conversation qui s'engagea entre eux, il reconnut que la mystérieuse fille était aussi spirituelle que jolie ; alors conquis jusqu'au fond de l'âme, le comte mit un genou en terre et l'implora humblement qu'il lui plaise de devenir son épouse.

« Imprudent chevalier, répondit Gisèle, savez-vous seulement qui je suis et si vous serez capable de me garder fidélité quand le secret de ma naissance vous sera découvert ? »

Ces paroles, loin de calmer le jeune seigneur, ne firent que l'enflammer davantage. Retirant de son doigt un anneau de diamant d'une grande valeur, il le donna à Gisèle en disant :

LES PRÉPARATIFS DU DÎNER

« Que ce joyau, le plus précieux que je possède, vous soit un gage de mon amour et de ma fidélité. »

Puis il lui demanda avec instances de revenir le jour suivant au grand festin qui devait clôturer la série des fêtes du Carnaval.

« Devant tous les nobles et prélats d'Augsburg, ajouta-t-il, je déclarerai demain à minuit que je mets à vos pieds ma fortune en vous offrant mon nom. »

Gisèle n'accepta ni ne refusa l'invitation au festin ; elle disparut à l'aube, laissant Raoul de Liebental rempli tour à tour de félicité et d'inquiétude.

La vieille Gertrude, fort affairée par la grande réception de la soirée, passa toute la journée à plumer dindes et poulets, et surtout à bousculer la pauvre Gisèle, défaillante de fatigue et d'émotion.

A la tombée de la nuit, il ne fut pas question pour la pauvre enfant de remonter dans sa mansarde ; elle dut jusqu'à l'aurore tourner la broche avec les marmitons ou dresser des pâtisseries sur les plats d'argent.

Et le malheureux comte se morfondait, pâle, défait, ne quittant pas des yeux la porte d'entrée. Il resta ainsi sans vouloir manger ni boire jusqu'à minuit. Lorsque le douzième coup retentit, il se retira brusquement, laissant les invités stupéfaits de sa conduite.

Le lendemain matin, Gertrude était d'une humeur épouvantable ; elle dit à Gisèle.

« Sorcière de malheur ! n'as-tu point jeté quelque mauvais sort à notre jeune maître ? Le voilà bien malade à cette heure, et, si je ne me trompe, il pourrait bien en trépasser. »

Gisèle ne répondit rien, car elle était trop fine pour ne point deviner que la maladie du comte n'était qu'un dépit d'amour.

V. — LA BAGUE DE DIAMANT

La maladie du comte durait depuis six jours ; le septième devait, d'après l'avis des médecins, décider de son trépas ou de son retour à la vie. Gisèle, descendant de sa mansarde, rencontra Gertrude qui lui dit avec un mauvais regard :

« Il faudra bientôt te mettre en quête d'une autre place, ma fille, car le sire de Liebental ne passera pas la journée. »

La jeune fille pensa tomber à la renverse en entendant ces mots ; mais, reprenant vite courage, elle dit à la vieille :

« Ne vous inquiétez pas de la vie de notre maître, car il ne mourra pas de cette maladie ; j'ai eu, en effet, cette nuit, un rêve heureux à son sujet. »

La vieille qui se piquait un peu de sorcellerie et se mêlait d'interpréter les songes, la pressa de lui raconter le sien.

« Je croyais encore être à la maison, repartit Gisèle, assise auprès de ma mère ; je la regardais préparer un potage magique, composé de neuf sortes d'herbes ; par la vertu de ce potage, toutes les maladies étaient guéries infailliblement.

— Ton rêve est étrange, repartit la vieille ; aussi bien, puisque

le comte va mourir, nous pouvons essayer ta fameuse soupe ; prépare-la donc au plus vite. »

Une heure plus tard, Gertrude était au chevet de son maître et lui présentait une sorte de bouillon dont le fumet parfumé excitait agréablement l'appétit.

Plutôt pour se débarrasser de la présence de la mégère que par le désir de goûter à ce mets nouveau Raoul consentit à le porter à ses lèvres. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il remarqua au fond de la tasse un corps étranger qui brillait ! Le retirant aussitôt, il reconnut l'anneau de diamant, gage de sa fidélité, offert à l'inconnue qu'il aimait.

A cette vue, la chaleur de la vie afflua de nouveau dans le corps du mourant, l'éclat de la jeunesse reparut dans ses yeux. Gertrude émerveillée attribua cette amélioration subite à la vertu du potage magique, car elle n'avait pas remarqué l'incident de la bague.

Raoul se tourna vers sa domestique et lui dit :

« Fais venir à l'instant la personne qui a préparé ce potage, afin que je la remercie de ma guérison.

— Mais, objecta jalousement la vieille, c'est une misérable fille de service, laide, malpropre, bossue, dont la vue vous serait odieuse.

— Qu'importe ! commanda Raoul, fais-la venir sur-le-champ. »

Lorsque Gisèle, dans son hideux accoutrement de pauvresse, apparut au seuil de son appartement, le jeune seigneur ne put réprimer un mouvement de répulsion ; mais, se surmontant, il dit :

« Est-ce toi qui as préparé ce potage ?

— Oui, Monseigneur, répondit la voix douce de la jeune fille.

— Où as-tu trouvé ce bijou ? reprit encore Raoul en lui montrant l'anneau de diamant.

— Noble chevalier, dit Gisèle, vous souvenez-vous du soir de fête où vous l'avez passé à mon doigt en me demandant d'être votre épouse ? Vous souvenez-vous aussi de la réponse que je vous fis : « Imprudent chevalier, me garderez-vous fidélité quand « vous connaîtrez le secret de ma naissance ? »

En entendant ces paroles, le pauvre comte retomba dans une grande tristesse, et une vive perplexité s'empara de lui.

D'une part, il lui semblait absolument impossible que la créature grotesque qu'il avait devant les yeux pût avoir quelque chose de commun avec l'idéale princesse qu'il aimait. Cependant, la voix de cette servante le remuait comme celle de l'Inconnue,

et son discours, parfaitement exact, avait le ton de la sincérité. Après un moment de silence, Raoul, soupçonnant quelque mystère, dit enfin à Gisèle :

« Si véritablement tu es la jeune fille avec qui j'ai dansé pendant les fêtes du Carnaval, il doit t'être possible de te parer com-

GERTRUDE AU CHEVET DE SON MAÎTRE

me tu l'étais alors ; retire-toi dans ta chambre et reparais devant moi débarrassée de ta friperie de souillon.

— Monseigneur, reprit hardiment Gisèle, je vais suivre vos ordres ; mais si, tout en me reconnaissant dans ma toilette de bal, vous ne retrouvez plus ma beauté, qui n'était peut-être qu'un mirage, une illusion de votre jeune imagination, tiendrez-vous quand même le serment que vous m'avez fait ? »

Le seigneur de Liebental acheva de se troubler en entendant ce discours qui n'était certes pas d'une servante ordinaire. Après un effort visible, il répondit :

« La beauté est une des plus nobles choses du monde ; mais la fidélité à la foi jurée la surpasse encore. »

Le cœur de Gisèle battit de joie à ces mots qui l'assuraient de la loyauté de Raoul. Plus légère qu'on n'aurait pu la soupçonner, elle s'échappa de la salle et grimpa dans sa soupente, suivie de loin par la vieille Gertrude, intriguée au dernier point.

La femme de charge arriva clopin-clopant et tout essoufflée à la porte de Gisèle ; en vain essaya-t-elle d'ouvrir ; tout était verrouillé à l'intérieur. Elle colla son œil clignotant contre le trou de la serrure ; hélas ! il était bouché. Désappointée, elle s'assit sur la première marche et attendit.

Une heure après, la porte s'ouvrit et Gisèle apparut, non pas la Gisèle souillon qu'on connaissait à la cuisine, mais une jeune fille ravissante, parée comme la plus noble fiancée du monde. Son corps souple et élancé était revêtu d'une robe de damas d'argent ; un diadème de diamants étincelait dans l'or pâle de ses cheveux. A cette vue, Gertrude pensa s'évanouir de saisissement ; elle aperçut par l'entre-bâillement de la porte la bosse artificielle, le bonnet grotesque, les haillons, gisant avec toute la défroque de sa fille de cuisine.

Pendant ce temps, Gisèle, le sourire aux lèvres, descendait tranquillement le mauvais escalier de pierre, traversait la cour et se présentait à l'entrée de la salle d'honneur.

Raoul de Liebental, ayant retrouvé assez de force pour se lever, l'attendait avec anxiété dans son grand fauteuil de cérémonie.

L'apparition de la jeune fille ressuscita complètement le comte. D'un bond, il fut à ses pieds et resta silencieux comme étouffé par la joie. Plus maîtresse d'elle-même, Gisèle le releva en disant :

« Monseigneur, puisque vous avez triomphé de l'épreuve imposée à votre fidélité, la comtesse de Steinberg sera heureuse d'unir sa destinée à la vôtre. »

Le merveilleux roman de Raoul de Liebental et de Gisèle de Steinberg se répandit dans la Souabe et la Bavière. Leur mariage fut célébré à Pâques, et toute la noblesse des environs y fut conviée.

Seule, au milieu de l'allégresse générale, la vieille Gertrude était sombre, rongée de jalousie et de haine contre la nouvelle épousée.

VI. — CONRAD ET DORA

Gisèle semblait avoir oublié les sombres jours de son enfance, tant elle était heureuse ; maintenant elle ne songeait même plus à sa marraine, ni au talisman, devenu, semblait-il, parfaitement inutile.

Cependant, un léger nuage assombrissait parfois l'existence

LA COMTESSE EUT DES RÊVES SINISTRES

si douce de la jeune comtesse. Par crainte ou discrétion, elle n'avait pas osé renvoyer la vieille servante de Raoul et, chaque fois que le mauvais regard de la mégère se posait sur elle, la pauvre jeune femme frissonnait involontairement.

Un an après son mariage, Gisèle eut un fils. Le comte se montra ravi de cet événement et passa chaque jour de longues heures à contempler le petit être frêle destiné à porter le nom glorieux de Liebental. Une nuit, la comtesse fut tourmentée par des rêves sinistres au sujet de son petit Conrad. Lorsqu'elle se réveilla, le corps inondé de sueur et l'esprit en déroute, elle étendit la main pour s'assurer que l'enfant reposait bien près d'elle. Un cri d'angoisse s'échappa de sa poitrine : son fils avait disparu.

A l'instant même, tous les serviteurs du château furent réveillés ; ils fouillèrent la demeure seigneuriale de fond en comble : ce fut en vain ! La douleur des deux époux était à son comble. Terrifiés autant par l'étrangeté de cet événement que par le chagrin, ils passèrent de longs mois dans la tristesse, sans vouloir être consolés.

Peu à peu, la santé de Gisèle s'altéra ; elle perdit ses fraîches couleurs et l'éclat de ses yeux ; Raoul résolut alors de chasser le chagrin qui les minait tous deux et, pour distraire son épouse, il la mena dans la haute société d'Augsburg.

Les nobles dames de la ville et des environs firent un accueil glacial à la comtesse de Liebental ; plusieurs la regardèrent avec mépris, quelques-unes avec effroi.

La mystérieuse disparition du petit Conrad avait été commentée avec malveillance dans les milieux jaloux de la fortune et de la beauté de Gisèle. On rapprochait cet événement des épisodes extraordinaires de ses fiançailles et — tout bas — on murmurait le mot de « sorcière ».

La vieille Gertrude semblait plus attentive que jamais au service de ses maîtres ; mais Gisèle sentait grandir vis-à-vis d'elle son dégoût et sa terreur.

Deux ans s'étaient écoulés, quand un nouveau baptême fut célébré à Liebental. Une petite fille était née et avait reçu le nom de Dora.

Dès que les traits de l'enfant furent un peu formés, on devina qu'elle égalerait sa mère en beauté. Le comte en devint plus fou encore que de Conrad, et Gisèle ne la quittait pas un instant, même la nuit.

Un jour d'été, Raoul étant absent depuis une semaine, la jeune mère ayant achevé son repas de midi, se leva de table, les jambes molles et la tête d'une lourdeur extraordinaire. Attribuant ce malaise plutôt à la température élevée de la saison qu'à la qualité des mets qu'on venait de lui servir, elle voulut faire quand même

sa promenade habituelle. Accompagnée seulement de sa petite fille, Gisèle se dirigea donc jusqu'au bord de la rivière qui bordait son domaine. Bientôt la torpeur qui l'avait envahie s'accentua de telle sorte qu'arrivée au but de sa promenade elle se laissa tomber au pied d'un saule et s'endormit.

Lorsqu'elle reprit ses sens, le soleil baissait déjà à l'horizon,

GISÈLE PARUT DEVANT DES JUGES SÉVÈRES

un vent frais ridait la surface de l'eau. La jeune mère ouvrit les yeux et poussa une exclamation de terreur : Dora ne reposait plus auprès d'elle ! Affolée la mère courut d'une traite au château et appela ses gens. Ceux-ci, groupés autour de la vieille Gertrude, la toisèrent avec mépris sans vouloir lui répondre.

Le soir même, des archers se présentèrent au château de Liebental et emmenèrent la pauvre Gisèle, à qui la douleur faisait perdre les sens.

Le lendemain matin, la jeune femme se réveilla dans une sombre prison et apprit de son geôlier qu'elle était accusée d'avoir noyé ses deux enfants.

L'infortunée, traitée de magicienne, parut devant des juges sévères qui la condamnèrent à périr étouffée dans une étuve.

Tout semblait avoir conspiré à la perte de Gisèle : l'absence de son mari qui seul aurait pu la défendre, l'histoire trop connue de ses transformations de souillon en noble dame, la disparition déjà mystérieuse du petit Conrad, enfin le témoignage de la vieille Gertrude, affirmant avoir vu la jeune mère jeter son enfant dans la rivière.

L'extrême accablement causé par la douleur privait Gisèle de son énergie habituelle ; l'idée du supplice ne l'effrayait même pas, tant la vie lui était devenue insupportable. Seul le souvenir de Raoul aurait pu la retenir encore, mais, si lui aussi allait la croire coupable ! Non ! La mort était encore préférable à cela.

Ce fut par un jour parfumé du mois de juin que Gisèle de Liebental, précédée du chapelain de la prison et entourée de miliciens, traversa Augsburg pour se rendre au lieu de son exécution. Les belles dames de la ville, parées de toilettes fraîches, s'accoudaient à leurs balcons pour savourer l'humiliation de leur rivale en beauté.

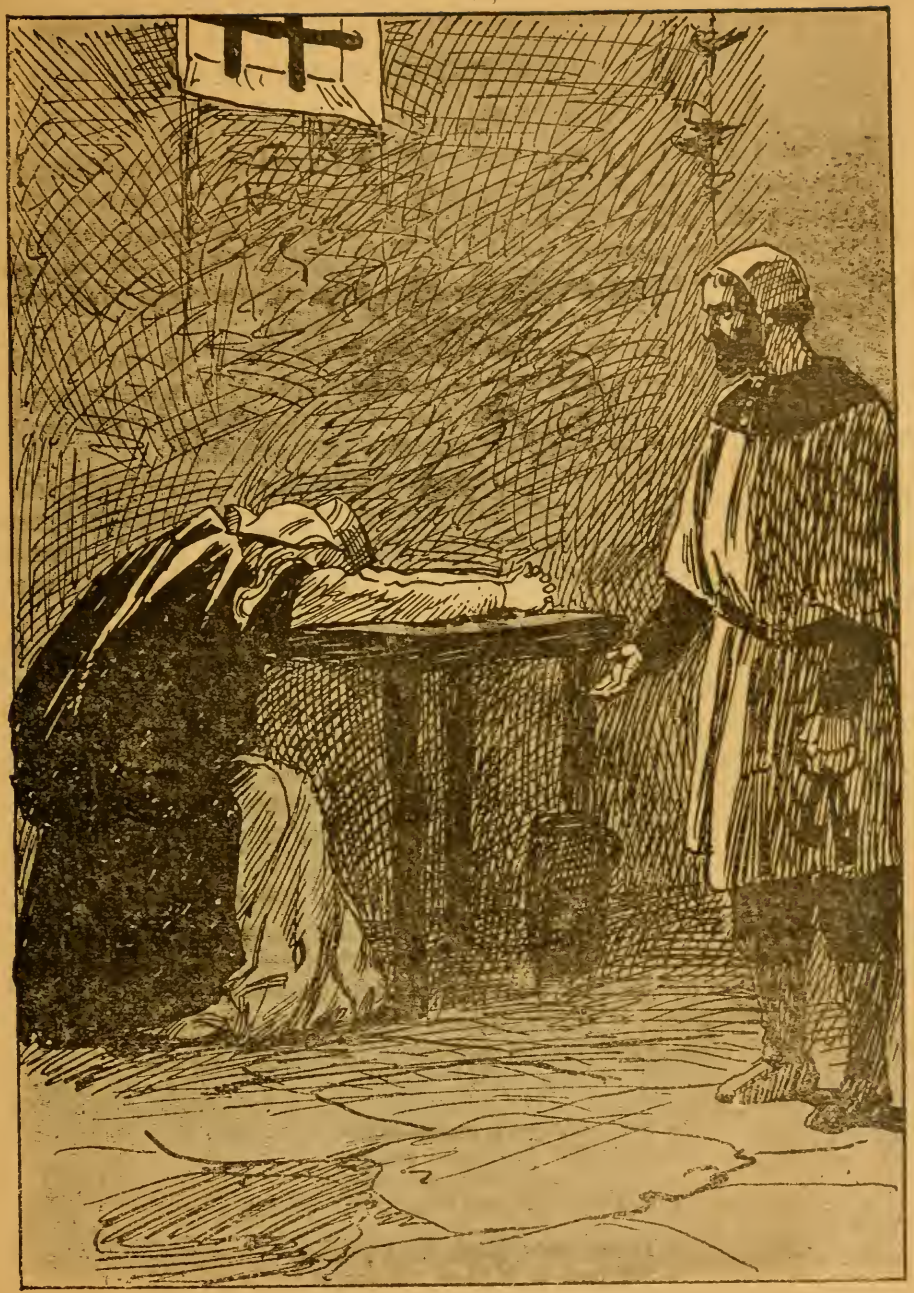
On avait préparé l'étuve dans une maison abandonnée. Des bourreaux étaient occupés depuis l'aube à transporter d'énormes chaudières qui furent placées dans la cave juste au-dessous de la salle du supplice, dans laquelle on avait pratiqué des bouches de chaleur.

Quand la condamnée arriva, pâle et déjà presque mourante, on allumait le feu sous les chaudières.

Gratuitement, Gertrude s'était offerte pour aider à surveiller la fournaise. Elle vit arriver sa maîtresse avec un rire triomphant, et des lueurs de joie diabolique passèrent dans ses yeux jaunes.

La chambre où devait se passer l'exécution fut visitée avec soin par les juges. Toute communication avec l'air libre ayant été murée, on enferma la malheureuse Gisèle. Des ouvriers bouchèrent avec du plâtre les interstices de la porte fermée, les scellés du bourgmestre y furent apposés et l'on activa la flamme sous les chaudières.

Quelques instants plus tard, le comte Raoul frappait à la porte de son château.



GISÈLE EN PRISON

VII. — LA FÉE DES SOURCES

Lorsqu'elle se vit seule, enfermée entre quatre murs dénudés, et que les vapeurs bouillantes commencèrent à monter du sous-sol, Gisèle fut saisie tout à coup d'une intolérable horreur en face du supplice qui commençait. La mort, qu'elle appelait la veille encore comme une libératrice, lui apparut soudain tellement odieuse qu'un désir fou d'y échapper la saisit.

Hélas ! pourquoi avait-elle épuisé les trois dons merveilleux du talisman de sa marraine ? A quoi lui servaient maintenant les magnifiques robes de bal ? Comme elle aurait mieux fait de réserver, au moins, l'accomplissement d'un souhait !

Cependant la vapeur d'eau s'épaississait, elle devenait suffocante et le vertige saisissait déjà l'infortunée comtesse. D'un mouvement instinctif, et sans rien en espérer, Gisèle prit la pomme de vermeil qu'elle avait encore dans la poche de son vêtement et l'ouvrit.

Au même instant, il s'en échappa une petite buée blanche qui s'étendit peu à peu dans toute la chambre, absorbant les vapeurs brûlantes. Une fraîcheur délicieuse se répandit partout ; l'atmosphère alourdie se dégagea, et la comtesse aperçut sa marraine, la nymphe de Steinberg, debout devant elle. La fée des sources était enveloppée d'un long manteau vaporeux qu'elle ouvrit en souriant. Gisèle poussa un cri de joie ! Ses deux petits enfants, Conrad et Dora étaient là. !

« O puissante marraine ! dit la jeune mère en versant des larmes de joie, vous me redonnez trois fois la vie en me délivrant du supplice et en me rendant mes enfants ! » En disant ces mots, elle pressait les petits sur son cœur et les couvrait de baisers.

D'une voix claire et mélodieuse comme le murmure des eaux courantes, la Fée prit alors la parole et dit à sa filleule :

« De ma source claire exilée,
« Jusqu'ici j'ai suivi tes pas,
« Et j'ai vu, voués au trépas,
« Dans l'onde, au fond de la vallée,

« Tes enfants, jetés tour à tour,
« Sur eux je veillais, attentive
« Car, invisible, dans l'eau vive
« Je les reçus avec amour.

« Parmi la fougère et les mousses
« Ils ont vécu loin des méchants,
« Tantôt réjouis par mes chants
« Ou bercés de paroles douces.

« Mais l'heure vient de proclamer
« Ton innocence et l'injustice.
« Gertrude est digne du supplice
« Et je viens pour la diffamer.

« Toi, sois sans crainte, ma Gisèle,
« Je m'évanouis pour toujours,
« Mais le bonheur reste en tes jours ;
« Le bonheur te sera fidèle. »

Puis, comme un léger nuage qui se dissipe au soleil, l'apparition se fondit dans l'air, laissant l'heureuse mère presser encore sur son cœur ses petits enfants retrouvés...

LA VAPEUR D'EAU DEVENAIT SUFFOCANTE

Dans la cave, le feu s'éteignit. Les bourreaux, croyant leur victime étouffée depuis longtemps, n'attendaient plus qu'un ordre du juge pour venir enlever son corps.

Soudain un grand fracas retentit à l'entrée de la maison. Le sire de Liebental, escorté de quelques hommes d'armes, faisait irruption, l'épée nue, bousculant archers et curieux. Il frappa contre la porte de la salle du supplice et cria d'une voix étranglée :

« Ma Gisèle, vis-tu encore ? »

A la stupéfaction de tous, une voix douce répondit de l'intérieur :

« Oui, Raoul, jè vis, et non seulement moi, mais tes deux enfants, Conrad et Dora ; ils sont ici, attendant impatiemment qu'on les délivre. »

Les cris joyeux des deux petits répondant à leur mère furent entendus au dehors. Alors le comte se tourna vers les assistants et dit :

« Moi, comte de Liebental, protecteur de l'évêché d'Augsburg et prince du Saint-Empire, je brise — au nom de la justice — les cachets apposés par des juges iniques. »

Il arracha donc les scellés et, aidé des fidèles soldats qui l'accompagnaient, il enfonça la porte et se précipita dans les bras de son épouse.

Que dire de l'étonnement du bourgmestre et des juges arrivant sur ces entrefaites au lieu du supplice ? La maison était cernée par les gens de Liebental, et déjà des cris de mort étaient poussés contre les exécuteurs.

En vain, la vieille Gertrude essaya-t-elle de s'échapper. Dénoncée par Gisèle comme meurtrière, coupable aux yeux de tous de faux témoignage, elle fut appréhendée par le bourreau et traînée aux pieds du bourgmestre. Là, elle fut forcée d'avouer sa haine jalouse contre la comtesse, son enlèvement du petit Conrad, jeté par elle dans la rivière, et le second meurtre tenté contre Dora après avoir assoupi la mère au moyen d'un narcotique.

A peine Gisèle, appuyée sur le bras de son mari et accompagnée de ses enfants, eut-elle abandonné la maison maudite, que l'horrible mégère y fut enfermée à sa place. Les juges, heureux cette fois de faire haute et bonne justice, firent rallumer le feu sous les chaudières, et bientôt il ne resta plus de l'horrible vieille qu'un cadavre tout desséché dont n'auraient pas voulu les corbeaux.

Peu de temps après ces événements, le comte Raoul vendit son château et la plus grande partie de ses trésors, puis il quitta le pays, accompagné seulement de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs.

LES ENFANTS ÉCOUTANT LES CHANTS DE LA FÉE

Personne ne sut à Augsburg où les jeunes époux s'en étaient allés cacher le renouveau de leur bonheur.

Mais je connais, au sommet d'une colline gazonnée des Vosges, les ruines d'un château féodal dont le donjon regardait jadis la douce France. L'écu sculpté au-dessus de la porte laisse apparaître encore, bien qu'à demi rongées par le temps, les armoiries

IL SE PRÉCIPITA DANS LES BRAS DE SON ÉPOUSE

des Liebental. C'est là que, pendant de longues années, Gisèle et Raoul vécurent toutes les joies de l'affection familiale, et, si je ne sais plus rien d'eux ni de leurs enfants, c'est qu'ils furent désormais trop heureux pour avoir une histoire.

RENÉE ZELLER.

Paraît aujourd'hui :

Le N° de SEPTEMBRE de la merveilleuse
ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE

Qui?
Pourquoi?
Comment?

PRINCIPAUX ARTICLES :

Gallieni et la conquête de Madagascar ⧈ Un voyage chez notre grande alliée : la Russie ⧈ La défense du Grand Couronné de Nancy ⧈ Un phare construit au milieu des flots ⧈ La vie des reptiles, etc., etc. ⧈ ⧈ ⧈ ⧈ ⧈ ⧈ ⧈ ⧈

ON Y TROUVE ÉGALEMENT :

De merveilleuses histoires, des contes et récits variés ⧈ Les plus beaux vers de nos poètes de guerre ⧈ Le livre des réponses aux *Qui? Pourquoi? Comment?* ⧈ Une attachante causerie sur les globules blancs du sang ⧈ Un supplément entièrement illustré consacré à l'automobilisme de guerre ⧈ 8 pages de distractions, de jeux, des petits travaux, etc. ⧈ ⧈ ⧈ ⧈ ⧈ ⧈

Le numéro, abondamment illustré

75 centimes

☼ ☼ ☼

En vente chez tous les libraires, dans les gares, et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)

Paris. — Imprimerie Larousse (S.).

UN JOLI CADEAU

LES 96 PREMIERS LIVRES ROSES

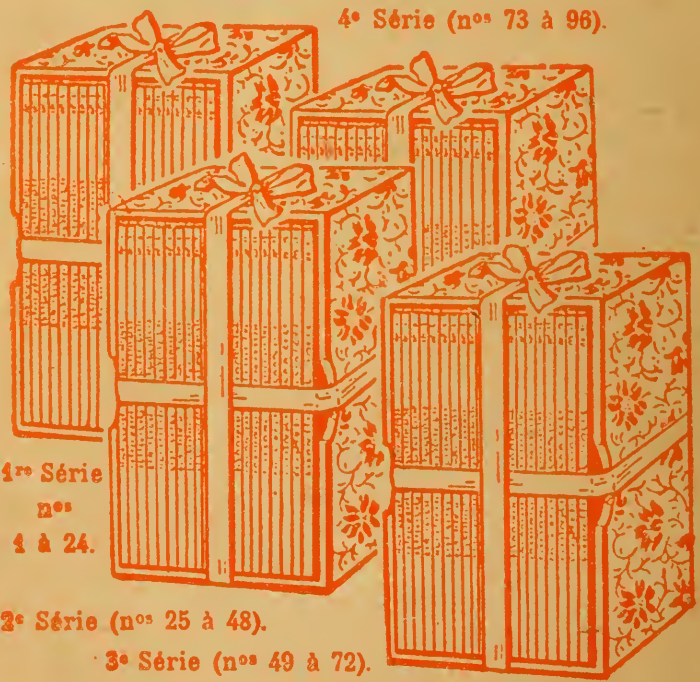
dans 4 charmants étuis décorés, se vendant séparément.

Prix net de chaque série : **3 fr. 90.**

Franco, France, 4 fr. 75 ; Étranger, par poste, 5 fr. 75.

Prix des 4 séries expédiées franco :

France, Algérie, Tunisie, Allemagne, Belgique, Suisse. 17 fr.
Angleterre, Autriche, Italie, Espagne, Portugal, Hollande, Egypte, Grèce . . . . . 19 fr.
Autres pays . . . . . 22 fr.



Reproduction réduite des étuis contenant les 96 premiers volumes des *Livres roses*.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, Rue Montparnasse, PARIS
et chez tous les Libraires et Marchands de journaux.